

Diana Gabaldon

OUTLANDER

L'écho des cœurs lointains

Partie II



La série
événement
aux USA



OUTLANDER

LIVRE-7

L'écho des cœurs lointains

Partie II – Les fils de la liberté

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1
Le Chardon et le tartan

Outlander, livre 2
Le talisman

Outlander, livre 3
Le voyage

Outlander, livre 4
Les tambours de l'automne

Outlander, livre 5
La croix de feu

Outlander, livre 6
La neige et la cendre

Outlander, livre 7
L'écho des cœurs lointains, partie I

DIANA
GABALDON

OUTLANDER

LIVRE-7

L'écho des cœurs lointains

Partie II – Les fils de la liberté

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



Titre original :
AN ECHO IN THE BONE

© Diana Gabaldon, 2009

Pour la traduction française :
© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2011

PREMIÈRE PARTIE

Vers le précipice

La croisée des chemins

WILLIAM PRIT CONGÉ DES HUNTER à un carrefour anonyme quelque part dans la colonie du New Jersey. Il était préférable de ne pas les accompagner au-delà. Leurs questions sur la position des forces continentales étaient accueillies avec de plus en plus d'hostilité, ce qui signifiait qu'ils n'en étaient plus très loin. Ni les sympathisants des rebelles ni les loyalistes craignant les représailles d'une armée à leur porte ne souhaitaient renseigner de mystérieux voyageurs qui pouvaient fort bien être des espions, si ce n'est pire.

Les quakers s'en sortiraient mieux sans lui. Ils étaient si exactement ce qu'ils paraissaient être et la détermination de Denzell à servir comme médecin était si simple et si admirable à la fois que, s'ils étaient seuls, les gens les aideraient plus volontiers. Du moins, ils répondraient plus facilement à leurs questions. En revanche, avec William...

Les premiers jours, il lui avait suffi de déclarer qu'il était un ami des Hunter. Les gens étaient intrigués par le petit groupe mais pas soupçonneux. Cependant, à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le New Jersey, l'agitation devenait tangible. Des fermes avaient été pillées par des expéditions de ravitaillement. Celles-ci pouvaient être organisées par des Hessiens de l'armée de Howe, désireux

d'attirer Washington hors de sa cachette dans les montagnes de Watchung, comme par des troupes continentales cherchant désespérément de quoi se nourrir.

Les voyageurs, en temps normal chaleureusement accueillis en leur qualité de porteurs de nouvelles, étaient à présent repoussés à coups de mousquets et d'insultes. Il était de plus en plus difficile de s'approvisionner. La présence de Rachel leur permettait parfois d'approcher suffisamment les autochtones pour leur offrir de l'argent en échange de nourriture. La petite réserve de pièces d'or et d'argent de William leur fut fort utile. Denzell avait placé le gros du produit de la vente de leur maison dans une banque à Philadelphie afin d'assurer l'avenir de sa sœur. Quant aux billets émis par le Congrès américain, personne n'en voulait.

William pouvait difficilement se faire passer pour un quaker. Sa taille et son allure mettaient les gens mal à l'aise tout autant que son silence. En effet, gardant en mémoire le triste sort du capitaine Nathan Hale, William refusait de prétendre vouloir s'enrôler dans l'armée continentale ou de poser des questions qui pourraient plus tard permettre de l'accuser d'espionnage.

Il n'avait pas discuté de leur séparation avec les Hunter et ces derniers avaient soigneusement évité de l'interroger sur ses projets. Néanmoins, tous trois savaient que le moment était venu. Il le perçut dans l'air à son réveil. Quand Rachel lui tendit un morceau de pain pour le petit déjeuner, sa main effleura la sienne et il manqua la retenir. Elle le sentit et releva vers lui des yeux surpris. Ce matin-là, ils étaient plus verts que marron. Il aurait volontiers envoyé la sagesse au diable et l'aurait embrassée (il pensait qu'elle n'y verrait pas d'objection) si son frère n'avait surgi au même moment d'entre les buissons, reboutonnant sa braguette.

Il choisit le lieu, tout à coup. Repousser l'échéance ne servait à rien et mieux valait ne pas trop réfléchir. Il arrêta son cheval au

milieu d'un carrefour, surprenant Denzell qui tira trop brusquement sur ses rênes et fit regimber sa jument.

— C'est ici que je vous abandonne, annonça William plus sèchement qu'il ne l'avait voulu. Je continue vers le nord alors que vous devriez vous diriger vers l'est où vous rencontrerez tôt ou tard des représentants de l'armée de Washington...

Il hésita mais une mise en garde était nécessaire. D'après ce que leur avaient dit des fermiers, Howe avait envoyé des troupes dans la région.

— ... Si vous tombez sur des troupes britanniques ou des mercenaires hessiens... Vous parlez allemand ?

— Non, répondit Denzell. Juste un peu de français.

— C'est parfait. La plupart des officiers hessiens le parlent couramment. Si ce n'est pas le cas et que les Hessiens vous donnent du fil à retordre, dites-leur : *Ich verlange, Euren Vorgesetzten zu sehen. Ich bin mit seinem Freund bekannt.* Cela signifie : « Conduisez-moi à votre officier. Je connais son ami. » Dites la même chose si vous rencontrez des troupes britanniques.

Il ajouta un peu sottement :

— En anglais, bien sûr.

Cela fit sourire Denzell.

— Je te remercie, mais que faire une fois devant cet officier et qu'il nous demande le nom de ce soi-disant ami ?

— Cela n'aura plus guère d'importance. En présence d'un officier, vous serez en sécurité. Si cela peut vous rassurer, vous pouvez répondre qu'il s'agit de Harold Grey, duc de Pardloe, colonel du quarante-sixième régiment d'infanterie.

Contrairement à lord John, oncle Hal ne connaissait pas tout le monde mais tout le monde dans l'armée le connaissait, ne serait-ce que de réputation.

Il vit Denzell remuer les lèvres, mémorisant le nom.

Rachel, qui l'avait observé attentivement de sous son chapeau au bord affaissé, le souleva pour regarder William dans le blanc des yeux.

— Et qui est cet Harold pour toi, Ami William ?

Il hésita à nouveau mais, après tout, cela n'avait plus d'importance. Il ne reverrait jamais les Hunter. Bien que sachant que les quakers ne se laissaient pas impressionner par les rangs et les titres, il se redressa fièrement sur sa selle.

— Un parent, répondit-il avant de fouiller dans sa poche pour en sortir la petite bourse que lui avait donnée Murray. Prenez ça, vous en aurez besoin.

Denzell la repoussa de la main.

— Nous avons ce qu'il faut.

— Moi aussi, insista William.

Il la lança à Rachel qui la saisit au vol par réflexe. Elle parut aussi surprise par sa propre réaction que par le geste de William. Il lui sourit, le cœur gros.

— Bonne chance, lança-t-il sur un ton bourru.

Il fit tourner son cheval et s'éloigna au petit trot sans un regard en arrière.

Denzell le regarda s'éloigner et glissa à sa sœur :

— Tu sais que c'est un soldat britannique ? Probablement un déserteur.

— Et alors ?

— La violence accompagne ce genre d'homme. Tu le sais. Rester trop longtemps en sa compagnie est dangereux, non seulement sur le plan physique mais également sur le plan spirituel.

Rachel resta silencieuse un long moment, contemplant la route déserte. Dans les arbres, les insectes bourdonnaient. Puis elle fit faire demi-tour à sa mule et déclara avec flegme :

— Denzell Hunter, ne serais-tu pas un hypocrite ? Il a sauvé ma vie et la tienne. Tu aurais préféré lui tenir la main devant mon cadavre coupé en morceaux dans cet endroit affreux ?

— Non, répondit son frère tout aussi calmement. Je remercie Dieu qu'il ait été là pour te sauver. Je pêche peut-être en préférant ta vie au salut de l'âme de ce jeune homme mais je ne suis pas assez hypocrite pour ne pas le reconnaître.

Elle lui adressa une moue narquoise, ôta son chapeau et l'agita devant elle pour chasser un nuage d'insectes.

— Je suis honorée. Mais pour ce qui est du danger de fréquenter des hommes violents, n'es-tu pas en train de me conduire auprès d'une armée pour nous enrôler ?

Il eut un petit rire contrit.

— Bien vu. Tu as peut-être raison et je suis un hypocrite. Mais, Rachel... poursuivit-il en se penchant pour saisir la bride de sa mule, tu sais que je ferai tout pour qu'il ne t'arrive aucun mal, physiquement et moralement. Tu n'as qu'un mot à dire et je trouverai une famille d'Amis pour t'accueillir. Tu seras à l'abri. Je sais que le Seigneur m'a parlé et je dois obéir à ma conscience.

Elle le dévisagea longuement.

— Qui te dit que le Seigneur ne m'a pas parlé à moi aussi ?

Les yeux de Denzell s'illuminèrent derrière ses verres.

— Vraiment ? J'en suis très heureux pour toi. Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Empêche ta tête de lard de frère de commettre un suicide ou tu auras des comptes à me rendre. »

Elle lui tapa sur les doigts pour lui faire lâcher sa bride.

— Si nous devons rejoindre l'armée, Denny, ne perdons plus de temps. Allons-y, conclut-elle en talonnant sa mule.

William chevaucha quelques minutes le dos bien droit, exhibant l'élégance de sa monte. Une fois hors de vue, il ralentit et perdit de sa raideur. Il était navré de quitter les Hunter mais ses pensées le portaient déjà vers l'avenir.

Burgoyne. Il l'avait rencontré une fois, dans un théâtre, où il était venu voir une pièce écrite par le général en personne. Il ne se souvenait pas de la trame car il avait été trop occupé à flirter du regard avec une jeune fille occupant la loge voisine mais il était ensuite allé avec son père féliciter le fringant dramaturge grisé par le triomphe et le champagne.

À Londres, Burgoyne était surnommé « Gentleman Johnny ». La haute société londonienne se l'arrachait, en dépit du fait que sa femme ait dû fuir en France quelques années auparavant pour échapper à une arrestation pour dettes. Cela étant, c'était là un délit tellement courant que personne ne vous en tenait rigueur.

Qu'oncle Hal semble apprécier John Burgoyne, en revanche, le surprenait davantage. Oncle Hal n'avait guère de patience pour le théâtre et encore moins pour les dramaturges, même si, étrangement, il possédait dans sa bibliothèque les œuvres complètes d'Aphra Behn. Lord John lui avait confié un jour, sous le sceau du secret, que son frère Hal avait été autrefois passionnément attaché à Mme Behn. À l'époque, il était veuf et n'avait pas encore épousé Minnie.

Son père lui avait expliqué :

« C'est que, vois-tu, Mme Behn étant morte, il ne risquait rien. »

Désireux de ne pas montrer son incompréhension, William avait hoché la tête d'un air entendu même s'il ne voyait pas du tout ce que son père entendait par là.

Il avait depuis longtemps cessé de chercher à comprendre son oncle. Sa grand-mère Benedicta était sans doute la seule à pouvoir le faire. Penser à oncle Hal lui rappela soudain son cousin Henry et sa gorge se serra.

Adam avait dû apprendre la nouvelle, lui aussi, mais il ne pouvait rien faire pour son frère. Pas plus que lui, que le devoir appelait dans le Nord. Cependant, son père et oncle Hal avaient sûrement un plan...

Son cheval redressa brusquement la tête et s'ébroua. Un homme se tenait sur le bord de la route, un bras levé pour lui faire signe.

William retint sa monture et scruta le sous-bois au cas où des complices seraient tapis derrière les arbres, prêts à détrousser l'innocent voyageur. Le bas-côté était relativement dégagé et la première ligne de troncs était trop dense et touffue pour que quelqu'un s'y cache. Il s'arrêta à distance respectueuse de l'inconnu, un vieil homme au visage sillonné de rides et aux cheveux d'un blanc pur tressés dans la nuque. Il s'appuyait sur un grand bâton.

— Je vous souhaite le bonjour, monsieur, déclara William.

— Moi pareillement, jeune homme.

Ce devait être un gentleman car il avait fière allure, ses vêtements étaient de qualité et il avait un bon cheval que William apercevait entravé et paissant non loin de là. Il se détendit légèrement.

— Où allez-vous ainsi, monsieur ? demanda-t-il poliment.

Le vieillard, un Écossais à en croire son accent, haussa les épaules :

— Cela dépend un peu de ce que vous m'apprendrez, jeune homme. Je suis à la recherche d'un homme nommé Ian Murray. Il me semble que vous le connaissez ?

Cette question déconcerta William. Comment le savait-il ? S'il connaissait Murray, peut-être ce dernier lui avait-il parlé de lui ? Il répondit prudemment :

— Je le connais en effet mais je ne sais pas où il se trouve.

— Ah non ?

L'homme le dévisageait avec une insistance déplacée. Ce vieux bouc le prenait-il pour un menteur ?

— Non, répéta-t-il d'un ton ferme. Je l'ai rencontré dans le Great Dismal il y a de cela quelques semaines, en compagnie de Mohawks. J'ignore où il est parti depuis.

— Des Mohawks... répéta l'homme, songeur.

William vit son regard s'arrêter sur la griffe d'ours accrochée à son cou.

— C'est un Mohawk qui vous a donné cette babiole ?

William se raidit, n'appréciant guère la connotation péjorative du terme « babiole ».

— M. Murray me l'a apportée, de la part d'un ami.

— Un ami... reprit le vieil homme en scrutant attentivement William. Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Je ne vois pas en quoi cela vous concerne, monsieur, répondit William que cet examen mettait mal à l'aise. Bonne journée !

Les traits de l'homme se durcirent et sa main se crispa sur le pommeau de sa canne quand William rassembla ses rênes. Juste avant de s'éloigner, il eut le temps de remarquer qu'il lui manquait deux doigts. Il crut un instant que le vieillard allait monter en selle à son tour et tenter de le rattraper mais, quand il se retourna, l'homme était toujours debout sur le bas-côté, à l'observer.

Cela ne changeait plus grand-chose mais, afin d'attirer le moins possible l'attention, William jugea préférable de glisser la griffe d'ours sous sa chemise où elle se balançait à l'abri des regards aux côtés de son rosaire.

Compte à rebours

Fort Ticonderoga, 18 juin 1777

Chers Bree et Roger,

Plus que vingt-trois jours. J'espère que nous pourrons partir à la date prévue. Ian a quitté le fort il y a un mois pour « régler une affaire personnelle » mais a promis d'être de retour avant la fin de la période d'engagement de Jamie dans la milice. Lui-même n'a pas voulu s'enrôler, s'étant plutôt porté volontaire pour des expéditions de ravitaillement. Techniquement, il n'a donc pas abandonné son poste même si le commandant du fort n'est plus en position de faire quoi que ce soit contre les déserteurs, hormis pendre ceux qui seraient assez stupides pour revenir, ce qui n'arrive jamais. Je ne sais pas trop ce que mijote Ian mais j'ai bon espoir que ce soit bénéfique pour lui.

En parlant de commandant, nous venons d'en changer. Branlebas de combat dans le fort ! Le colonel Wayne nous a quittés il y a quelques semaines, sans doute dégoulinant de soulagement autant que de transpiration, mais nous y avons gagné en échelons. Notre nouveau commandant n'est rien de moins qu'un général de brigade : Arthur St. Clair, un Écossais cordial et très séduisant, au charme encore accentué par l'écharpe rose qu'il porte pour les grandes occasions. (L'un des

avantages d'appartenir à une armée provisoire c'est que, apparemment, chacun est libre de dessiner son uniforme. On est loin des vieilles tenues régimentaires guindées de l'armée de Sa Majesté.)

St. Clair est arrivé accompagné de pas moins de trois autres généraux d'un grade inférieur, dont un Français (selon Jamie, le général Roche de Fermoy est un piètre militaire), et d'environ trois mille nouvelles recrues. Cela a considérablement remonté le moral de tout le monde (même si ce n'est pas sans poser quelques problèmes de logistique en matière de latrines. Il y a des queues interminables le matin et nous souffrons d'une sérieuse pénurie de pots de chambre). St. Clair a prononcé un beau discours, assurant à tous que, désormais, le fort ne pourrait plus être repris. Votre père, qui se trouvait près de lui, a marmonné quelque chose en gaélique dans sa barbe. Le général est né à Thurso, en Écosse, mais il a fait mine de ne pas comprendre.

La construction du pont entre le fort et Mount Independence se poursuit... et Mount Defiance continue de nous narguer de l'autre côté du lac. Jamie a demandé à M. Marsden de s'y rendre en barque, de grimper au sommet et d'y installer une cible, un carré de bois d'un mètre et quelques de côté, peint en blanc, là où elle serait clairement visible depuis les batteries du fort. Il a ensuite invité le général Fermoy (qui, lui, ne porte pas d'écharpe rose bien qu'il soit français) à essayer l'un des nouveaux fusils confisqués dans la cale du Teal (votre père a eu la bonne idée d'en mettre quelques-uns à gauche avant de livrer patriotiquement le reste à l'armée américaine). Fermoy et lui ont fait voler la cible en éclats, une prouesse dont la signification n'a pas échappé à St. Clair qui assistait à la démonstration. Je crois que le général sera presque aussi soulagé que moi quand la période d'engagement de Jamie sera terminée.

Les nouvelles recrues ont entraîné un surcroît de travail. La plupart d'entre elles sont raisonnablement en bonne santé, ce qui tient du miracle, mais il y a toujours les petits bobos, les maladies vénériennes,

la fièvre estivale... au point que le major Thacher (le médecin-chef) accepte de fermer l'œil quand je bande discrètement une plaie à condition qu'il ne me voie pas approcher d'un instrument tranchant. Heureusement, j'ai un petit couteau sur moi pour percer les abcès.

Depuis le départ de Ian, je commence également à manquer de simples. Il me rapportait toujours des herbes de ses expéditions. Il est devenu trop dangereux de s'aventurer hors du fort à moins d'être en grand nombre. Deux hommes partis chasser il y a quelques jours ont été retrouvés assassinés et scalpés.

À défaut de produits médicinaux, j'ai acquis ma propre déterreuse de cadavres en la personne de Mme Raven, originaire du New Hampshire et épouse d'un officier de milice. Elle est relativement jeune, la petite trentaine, mais n'a jamais eu d'enfants et a donc de l'énergie affective à revendre. Rien ne l'excite plus que les malades et les mourants, même si je ne doute pas qu'elle se prenne pour l'incarnation même de la compassion. Elle se repaît de détails sordides, ce qui m'horripile un peu mais, d'un autre côté, c'est une assistante compétente ; à savoir qu'elle ne tourne pas de l'œil de peur de rater quelque chose quand je réduis une fracture ouverte ou ampute un orteil gangreneux (rapidement, avant que le major Thacher ou son sbire, le lieutenant Stactoe, ne me voient). Certes, elle a tendance à se répandre en gémissements et en pleurs en serrant son buste plutôt plat quand elle décrit ces aventures aux autres après coup (elle est entrée dans un état de transe dont j'ai bien cru qu'elle ne reviendrait jamais quand on nous a amené les cadavres des hommes scalpés). Cela dit, une aide est une aide et je ne vais pas cracher dans la soupe.

À l'autre extrémité du spectre de la compétence médicale, le dernier afflux de nouvelles recrues comportait un jeune médecin quaker, Denzell Hunter, et sa sœur Rachel. Je ne lui ai pas encore parlé personnellement mais, d'après ce que j'ai pu constater, ce Hunter est un vrai médecin. Il semble même posséder de vagues notions de la théo-

rie des microbes, ayant été formé par John Hunter, un grand homme de la médecine (savez-vous de quelle façon John Hunter a découvert comment se transmettait la gonorrhée ? Il s'est incisé la verge avec un scalpel enduit de pus prélevé sur un malade et a trouvé les résultats profondément gratifiants, selon Denny Hunter qui a narré cette intéressante expérience à ton père en bandant son pouce écrasé entre deux troncs d'arbres. Pas d'inquiétude, il n'est pas cassé, juste sérieusement amoché). J'aimerais voir la tête de Mme Raven en apprenant cette histoire mais je suppose que la bienséance empêchera le jeune docteur Hunter de la lui raconter.

*J'espère que vous n'oubliez pas les rappels de vaccins des enfants.
Avec tout mon amour,*

Maman

BRIANNA AVAIT REFERMÉ LE LIVRE mais sa main ne cessait de revenir vers la couverture, comme si elle souhaitait l'ouvrir à nouveau, au cas où le texte serait différent.

— Vingt-trois jours après le 18 juin, ça donne quoi ?

Elle aurait dû être capable de faire le calcul mentalement – d'ordinaire la réponse lui serait venue au quart de tour – mais sa nervosité lui ôtait ses capacités.

Roger prit un air concentré et fredonna :

— *Trente jours ont novembre, avril, juin et septembre...* Juin n'a que trente jours, donc ça fait douze du 18 au 30, plus dix... on arrive au 10 juillet.

— Oh Seigneur...

Elle l'avait lu trois fois, regarder à nouveau n'y changerait rien. Elle rouvrit néanmoins le livre à la page du portrait de John Burgoyne peint par sir Joshua Reynolds : un bel homme en uniforme, une main sur la garde de son épée, se tenant fièrement devant un ciel d'orage. Sur la page d'en face était écrit noir sur blanc :

Le 6 juillet, le général Burgoyne attaqua le fort de Ticonderoga avec huit mille soldats de l'armée régulière, plusieurs régiments allemands placés sous le commandement du baron von Riedesel et des troupes indiennes.

William eut moins de difficultés à trouver le général Burgoyne et son armée que les Hunter les troupes du général Washington. D'un autre côté, le général Burgoyne n'essayait pas de se cacher.

C'était un camp d'une taille considérable. Des tentes blanches en rangs ordonnés recouvraient trois champs et s'enfonçaient sous les arbres. En approchant de celle du commandant pour faire son rapport, il remarqua un amoncellement de bouteilles vides qui lui arrivait presque à hauteur de genou. N'ayant jamais entendu dire que le général était un ivrogne, il présuma qu'il était tout bonnement hospitalier et aimait la compagnie. C'était plutôt bon signe pour un commandant.

Un soldat ramassait en bâillant les sceaux en plomb et les laissait tomber dans une bassine, sans doute pour les faire fondre et fabriquer des balles. Il lança à William un regard endormi et vaguement interrogateur.

— Je suis venu faire mon rapport au général Burgoyne, déclara William en bombant le torse.

Le soldat le détailla des pieds à la tête, son regard s'attardant longuement sur son visage au point que William se demanda s'il s'était convenablement rasé. Puis il rota avant de déclarer :

— Dîner avec le brigadier et le colonel St. Léger hier soir. Revenez cet après-midi. En attendant...

Il se redressa lentement, grimaçant comme si le mouvement lui faisait mal au crâne, et pointa un doigt.

— La tente du mess est par là.

Amis

Fort Ticonderoga, 22 juin 1777

A MA GRANDE SURPRISE, je trouvai le capitaine Stebbings assis. Le teint blême, dégoulinant de sueur et oscillant légèrement comme un pendule mais assis. M. Dick papillonnait autour de lui avec la tendre anxiété d'une poule à qui il ne restait plus qu'un poussin.

Je lui souris.

— Je vois que vous vous sentez mieux, capitaine. Vous serez bientôt capable de gambader !

— J'ai... marché, ânonna-t-il. J'ai... cru mourir.

— Pardon ?

— Il a *marché* ! m'assura M. Dick. Accroché à mon bras, mais il a marché quand même !

Il était partagé entre la fierté et la consternation.

Je m'agenouillai et écoutai son cœur et ses poumons avec le stéthoscope en bois que Jamie m'avait confectionné. Il avait un pouls digne d'un bolide de course à huit cylindres. J'entendais beaucoup de gargouillis et de sifflements mais rien de particulièrement alarmant.

— Félicitations, capitaine, dis-je en me relevant.

Il avait toujours une mine affreuse mais sa respiration commençait à ralentir.

— Vous ne mourrez probablement pas aujourd’hui. Qu’est-ce qui a provoqué en vous cet élan d’enthousiasme ?

— Mon... maître d’équi... d’équipage.

— Joe Ormiston, clarifia M. Dick. Son pied pue. Le capitaine a voulu le voir.

— Le pied de M. Ormiston pue ?

Cela déclencha toutes sortes de sonnettes d’alarme. Qu’une plaie dégage une odeur si forte qu’on la sent aux alentours ne présageait rien de bon. J’allais m’éloigner quand Stebbings me rattrapa par la jupe.

— Soi... soignez-le.

Il dévoila ses dents tachées dans un semblant de sourire.

— C’est... un ordre. Madame.

— À vos ordres, capitaine ! rétorquai-je.

Je me dirigeai vers le bâtiment hospitalier où la majorité des malades et des blessés étaient hébergés.

— Madame Fraser, que se passe-t-il ?

Mme Raven venait de sortir de l’intendance. Elle était grande et mince, avec des cheveux bruns qui s’échappaient perpétuellement de son bonnet.

— Je ne le sais pas encore, répondis-je sans m’arrêter. Mais ce pourrait être grave.

— Oh ! fit-elle, en se retenant à grand-peine d’ajouter « Chouette ! ».

Elle coinça son panier sous son bras et hâta le pas pour me rejoindre, déterminée à faire le bien.

Les prisonniers britanniques invalides étaient logés avec les malades américains dans un long bâtiment en pierre éclairé par d’étroites fenêtres dépourvues de vitres. Il y régnait donc un froid

glacial ou une chaleur étouffante selon le temps. En ce milieu d'après-midi, l'atmosphère était lourde et humide. En entrant, j'eus l'impression qu'on venait de me jeter au visage une serviette chaude et mouillée. Une serviette chaude, mouillée et *sale*.

Je n'eus aucun mal à trouver M. Ormiston : il y avait un attroupelement autour de son lit. Le lieutenant Stactoe en était (ce qui était mauvais signe), débattant avec le docteur Hunter (ce qui était plutôt rassurant), ainsi que deux de leurs confrères, chacun y allant de son opinion.

Je n'eus pas besoin de regarder le patient pour savoir de quoi ils parlaient. L'état du pied de M. Ormiston avait incontestablement empiré et ils avaient décidé l'amputation. La question était de savoir à quel niveau et qui s'en chargerait.

Mme Raven resta légèrement en retrait, intimidée par les médecins.

— Vous croyez vraiment que...

Je ne l'écoutai pas. Certaines situations nécessitent qu'on y réfléchisse, celle-ci n'en faisait pas partie. Il fallait agir, et vite. Je pris une profonde inspiration et me frayai un passage entre les deux médecins de milice. J'adressai un sourire au jeune médecin quaker.

— Bonjour, docteur Hunter.

Afin de ne pas paraître grossière, j'ajoutai :

— ... lieutenant Stactoe.

Je m'agenouillai près du malade, essuyai mes mains moites sur mes jupes et pris la sienne.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Ormiston ? Le capitaine Stebbings m'a demandé de m'occuper de votre pied.

— Il a *quoi* ? s'étrangla Stactoe. Franchement, madame Fraser, que croyez-vous pouvoir...

— Merci, madame, l'interrompit M. Ormiston. Le capitaine m'a prévenu qu'il vous enverrait. Je disais justement à ces mes-

sieurs qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter pour moi, que j'étais sûr que vous sauriez quoi faire.

Voilà qui a dû leur faire plaisir, pensai-je. Je serrai sa main. Son pouls était rapide et léger mais régulier. En revanche, sa peau était brûlante. Je ne fus pas surprise de voir les traînées rouges d'une septicémie partir de son pied broyé et remonter le long de sa jambe.

Ils avaient ôté ses bandages. M. Dick avait dit vrai : il puait.

— Oh mon Dieu ! souffla Mme Raven dans mon dos.

La gangrène s'était installée. Comme si l'odeur et la nécrose des tissus ne suffisaient pas, ses orteils noircissaient déjà. Je ne pouvais même pas en vouloir au lieutenant Stactoe. Compte tenu de l'état du pied et des traitements disponibles, je n'aurais sans doute pas pu le sauver non plus.

— Vous conviendrez ce me semble que l'amputation est inévitable, madame Fraser ? me dit Stactoe avec sarcasme. Qu'en dites-vous en tant que médecin du patient ?

Il avait déjà préparé ses instruments sur une serviette. Ils étaient convenablement entretenus et propres mais pas stérilisés.

— En effet. Je suis sincèrement navrée, monsieur Ormiston, mais il a raison. En outre, vous vous sentirez nettement mieux une fois votre pied parti. Madame Raven, pourriez-vous aller me chercher une casserole d'eau bouillante ?

Je me tournai vers Denzell Hunter qui tenait l'autre main du patient, comptant ses pulsations.

— Vous n'êtes pas d'accord, docteur Hunter ?

— Si. Nous n'étions pas en désaccord sur la nécessité d'une amputation mais sur son degré. Pourquoi de l'eau bouillante, Amie... Fraser ?

— Appelez-moi Claire. Pour stériliser les instruments et prévenir les infections post-opératoires. Enfin, dans la mesure du possible.

Stactoe émit un bruit dédaigneux que je fis semblant de ne pas entendre, demandant plutôt à Hunter :

— Que préconisez-vous, docteur ?

— Denzell, me répondit-il avec un léger sourire. L'Ami Stactoe voudrait amputer sous le genou...

— Absolument ! s'exclama le lieutenant. Je voudrais préserver l'articulation du genou et il n'y a aucune raison de couper plus haut !

— Je suis plutôt d'accord avec lui, admis-je. Pas vous ?

Denzell Hunter repoussa ses lunettes plus haut sur son nez.

— Nous devons pratiquer une amputation au milieu du fémur. Cet homme souffre d'un anévrisme poplité. Cela signifie...

— Oui, je sais ce que c'est.

J'étais déjà en train de palper la partie postérieure du genou. M. Ormiston se mit à glousser de rire puis s'interrompit brusquement, le rouge aux joues. Je lui souris.

— Désolée, monsieur Ormiston. Je ne vous chatouillerai plus.

Je n'en avais plus besoin. L'anévrisme était indubitable ; je sentais ses pulsations au bout de mes doigts. Il formait une grosse boule dure juste dans le creux du genou. Il devait y être depuis un bon moment déjà ; il était incroyable qu'il n'ait pas éclaté au cours de la bataille navale ou lors du pénible portage jusqu'à Ticonderoga. Dans un bloc opératoire moderne, il aurait sans doute été possible de le soigner et de pratiquer l'amputation plus bas mais... pas ici.

— Vous avez raison, Ami Denzell. Dès que Mme Raven sera revenue avec l'eau bouillante, nous pourrons...

Les hommes ne m'écoutaient pas, étant tous en train de fixer un point derrière moi. Je me retournai et vis Guinea Dick, vêtu d'un simple pagne en raison de la chaleur et ruisselant de sueur, tous ses tatouages exhibés. Il se dirigeait vers nous en tenant cérémonieusement une bouteille en verre noir.

— Le cap'taine t'envoie du grog, Joe, annonça-t-il à M. Ormiston.

— Ah ! Que Dieu bénisse notre bon vieux capitaine ! s'exclama M. Ormiston.

Il prit la bouteille, la déboucha avec les dents et but au goulot avec une application déterminée.

Un bruit d'éclaboussures nous annonça le retour de Mme Raven. Une bouilloire était suspendue au-dessus de pratiquement tous les feux si bien qu'il n'était pas difficile de se procurer de l'eau bouillante. Elle avait également pensé – louée soit-elle ! – à apporter un seau d'eau froide pour que je puisse me laver les mains sans me brûler.

Je saisis l'un des couteaux d'amputation à lame courte et m'apprêtais à le plonger dans l'eau chaude quand il me fut arraché des mains par le lieutenant Stactoe hors de lui.

— Mais que faites-vous donc, madame ! C'est ma meilleure lame !

— Certes, répondis-je. C'est bien pourquoi je compte m'en servir.

Stactoe était un petit homme aux cheveux gris coupés ras. Il mesurait une bonne tête de moins que moi, ce dont je me rendis compte en me relevant pour le fixer dans le blanc des yeux. Son teint rougit encore d'un ton ou deux.

— Vous allez dénaturer la trempe du métal en le baignant dans l'eau bouillante !

— Pas du tout, l'eau bouillante stérilisera la lame, rétorquai-je en m'efforçant de garder mon calme. Je n'opérerai pas cet homme avec un instrument sale.

Une lueur de satisfaction brilla au fond de ses yeux et il serra son couteau contre son cœur.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de laisser faire ceux qui en sont capables.

Guinea Dick, qui suivait la conversation avec intérêt, se pencha alors et reprit le couteau des mains de Stactoe avant de déclarer sereinement :

— Le cap'taine a dit qu'elle s'occupera de Joe. Elle s'occupera de Joe.

Devant un tel affront à son rang, Stactoe ouvrit grande une bouche horrifiée puis se jeta sur Dick, cherchant à récupérer son instrument. Dick, dont les réflexes avaient été affûtés par les guerres tribales et des années à bord de vaisseaux de la marine, brandit la lame devant lui dans l'intention patente de lui trancher la tête. Il y serait sûrement parvenu si Denzell Hunter, qui avait lui aussi de bons réflexes, ne s'était précipité vers son bras. Il rata son coup mais percuta le grand Guinéen qui fut projeté contre Stactoe. Dans le corps à corps qui s'ensuivit, les deux hommes titubèrent un instant avant de s'effondrer sur le lit de camp d'Ormiston, emportant dans leur chute le lit, le patient, la bouteille de rhum, l'eau bouillante, Denzell Hunter et les instruments, lesquels se répandirent sur les dalles dans un fracas qui fit cesser toutes les conversations.

— Ooooooh ! fit Mme Raven délicieusement choquée.

Cette saynète dépassait toutes ses attentes.

— Denny ! s'exclama une voix tout aussi choquée derrière moi. Qu'es-tu en train de faire ?

Denzell, à quatre pattes, tâonnait autour de lui à la recherche de ses lunettes. Il répondit dignement :

— Je... j'assiste l'Amie Claire dans son travail.

Rachel Hunter ramassa les lunettes et les remit fermement sur le nez de son frère tout en observant d'un œil méfiant le lieutenant Stactoe. Celui-ci se relevait lentement, un peu à la manière d'une montgolfière, gonflé de rage.

Il pointa un doigt tremblant vers Dick.

— Vous ! Je vous ferai pendre pour avoir agressé un officier. Et vous, monsieur... poursuivit-il en dirigeant son index accusateur vers Denzell Hunter... je vous ferai passer en cour martiale et vous briserai ! Quant à vous, *madame*...

Il cracha ce dernier mot puis s'interrompit un instant, ne trouvant rien de suffisamment terrible avec quoi me menacer.

— ... je demanderai à votre mari de vous battre !

— Viens donc me chatouiller, ma belle !

En baissant les yeux, je vis M. Ormiston qui me lorgnait avec concupiscence. Il n'avait pas lâché sa bouteille dans la pagaille et avait continué de boire. Le teint rougeaud, il tentait vainement d'attraper le bas de ma jupe.

Le lieutenant Stactoe émit un son indiquant que sa coupe était pleine et avait même largement débordé. Il rassembla hâtivement ses instruments éparpillés sur le sol puis sortit d'un pas énergique, hérissé de couteaux et de scies, laissant tomber quelques objets dans son sillage.

— Tu as besoin de moi, sœur ?

Denzell Hunter était debout et redressait le lit de camp.

— Moi non mais Mme Brown si, répondit Rachel d'un ton un peu sec. Elle dit que le moment est venu et te veut à son chevet. Maintenant.

Il poussa un soupir et se tourna vers moi.

— Mme Brown est une hystérique, dans le sens littéral du terme. Elle ne devrait pas accoucher avant un bon mois mais elle souffre régulièrement de fausses contractions.

— Je la connais, dis-je en réprimant un sourire. Je préfère que ça tombe sur vous plutôt que sur moi.

Outre le fait d'être hystérique, Mme Brown était également l'épouse d'un officier de milice et considérait à ce titre l'assistance d'une simple sage-femme indigne de son rang. Ayant appris que

Denzell Hunter avait travaillé avec le docteur John Hunter – le frère de l'accoucheur de la reine ! –, elle avait décidé de se passer de mes services.

Denzell interrogea sa sœur d'une voix résignée :

— Elle ne saigne pas et n'a pas perdu les eaux ?

Guinea Dick, pas le moins du monde perturbé par le récent conflit, avait refait le lit. Il s'accroupit, souleva les quatre-vingt-quinze kilos de M. Ormiston comme s'il s'agissait d'un sac de plumes et le déposa avec douceur sur sa couche, toujours accroché à sa bouteille de rhum.

— Je crois qu'il est prêt, annonça-t-il.

Le patient avait les yeux fermés et murmurait d'un air ravi :

— Encore un peu plus bas, ma poule, oui, comme ça, c'est ça...

Le regard impuissant de Denzell alla de M. Ormiston à sa sœur puis à moi.

— Je vais devoir me rendre auprès de Mme Brown, bien qu'il n'y ait rien d'urgent. Peux-tu attendre un peu, Amie Claire ? Je reviendrai pratiquer l'amputation.

Dick le fusilla du regard.

— C'est elle qui coupe.

— Oui, je couperai, le rassurai-je en nouant mes cheveux. Mais la question est de savoir avec quoi ? Auriez-vous des instruments que je pourrais emprunter, docteur Hunt... euh... Ami Denzell ?

Il se frotta le front, songeur.

— J'ai une scie passable. Tu peux la faire bouillir si tu le souhaites mais la lame n'est pas très large. Veux-tu que j'envoie Rachel demander aux autres chirurgiens s'ils accepteraient de nous en prêter une ?

Le visage de Rachel se referma et je devinai que le docteur Hunter n'était pas très apprécié de ses confrères.

J'examinai la jambe robuste de M. Ormiston, estimant l'épaisseur de la chair à traverser, puis je sortis mon couteau de la fente de ma jupe. C'était un outil excellent et résistant. Jamie me l'avait affûté récemment. Une lame incurvée aurait été préférable mais la mienne me paraissait suffisamment longue.

— Non, ne vous donnez pas cette peine, je pense que celle-ci fera l'affaire. Cela vous ennuerait-il d'aller chercher la scie de votre frère, mademoiselle... euh... Rachel ? Et, madame Raven, j'ai bien peur que nous n'ayons plus d'eau chaude, voulez-vous...

— Mais certainement !

Elle saisit sa casserole et s'éloigna en trotinant, avec un coup de pied involontaire dans un des instruments oubliés de Stactoe.

Un certain nombre de gens avaient suivi, fascinés, le drame du pied de M. Ormiston. Maintenant que le lieutenant n'était plus là, ils commençaient à s'approcher, lançant des regards nerveux vers Guinea Dick qui leur souriait pourtant cordialement.

Je demandai à Denzell :

— Mme Brown peut-elle attendre un quart d'heure ? J'aurais besoin de quelqu'un sachant ce qu'il fait pour soutenir la jambe pendant que je coupe. M. Dick pourra immobiliser le patient.

— Un quart d'heure ?

— À dire vrai, si je ne rencontre pas de difficultés, l'amputation prendra moins d'une minute mais il me faut un peu de temps pour préparer l'intervention. En outre, j'aurais besoin de votre aide pour ligaturer les vaisseaux sectionnés. Au fait, où est passée la bouteille de rhum ?

Denzell écarquilla des yeux interloqués mais m'indiqua néanmoins M. Ormiston. Il s'était endormi et ronflait bruyamment, la bouteille nichée au creux de son bras.

— Je n'ai pas l'intention de me saouler, le rassurai-je.

Je libérai la bouteille et versai un peu de rhum sur un linge propre avec lequel je nettoyai la cuisse velue de M. Ormiston. Heureusement, le lieutenant avait oublié son bocal de sutures et l'instrument contre lequel avait trébuché Mme Raven était une érigne. Elle me servirait à retenir les extrémités des artères. Une fois sectionnées, ces dernières avaient une fâcheuse tendance à se rétracter sans cesser de cracher du sang.

Denzell paraissait légèrement décontenancé mais toujours parlant.

— Ah... fit-il. Je vois. Puis-je... aider ?

— Puis-je vous emprunter votre ceinture pour faire un garrot ?

— Oui, bien sûr.

Il la dégrafa aussitôt, l'air intéressé.

— On dirait que ce n'est pas ta première amputation, Amie Claire.

— Hélas non !

Je me penchai sur M. Ormiston pour vérifier sa respiration, qui était stertoreuse mais non laborieuse. Il avait sifflé près de la moitié de la bouteille en quelques minutes. Une telle dose aurait probablement tué quelqu'un de moins habitué au rhum qu'un marin britannique mais ses signes vitaux étaient relativement satisfaisants, nonobstant sa fièvre. L'ivresse ne valait pas une bonne anesthésie. Il était sonné mais pas inconscient et se réveillerait certainement dès que je commencerais à couper. Cependant, elle diminuait l'appréhension et atténuerait la douleur immédiate. Je me demandai si je pourrais un jour fabriquer à nouveau de l'éther.

Deux ou trois petites tables au fond de la longue salle étaient chargées de bandages et de tissu ouaté. Je triai les plus propres et revins auprès du lit du patient au moment où Mme Raven arrivait en soufflant avec un seau d'eau, anxieuse à l'idée d'avoir raté

quelque chose. Quelques instants plus tard, Rachel réapparut, également essoufflée, avec la scie de son frère.

Je nouai une toile à sac autour de ma taille en guise de tablier. La transpiration ruisselait dans mon dos, glissait entre mes fesses. Je me confectionnai un turban avec un bandage pour éviter que la sueur ne me coule dans les yeux.

— Voulez-vous bien nettoyer la lame de la scie avec de l'alcool, Ami Denzell ? Et enlever ces taches, là, près du manche. Si vous pouviez faire de même avec mon couteau et l'érigine...

Perplexe, il s'exécuta docilement sous les murmures de l'assistance captivée qui n'avait jamais vu des préparatifs aussi saugrenus. Heureusement, la présence terrifiante de M. Dick les empêchait de s'approcher trop près.

Denzell fit un signe de tête vers lui et me chuchota :

— Crois-tu que le lieutenant compte vraiment faire pendre notre ami ici présent ? Et d'ailleurs le peut-il ?

— Oh, je suis sûre que rien ne lui ferait plus plaisir mais je doute qu'il le puisse. M. Dick est un prisonnier britannique. A-t-il le droit de vous traîner devant une cour martiale ?

Cette perspective ne semblait pas le perturber.

— Je suppose que oui. Après tout, je me suis engagé.

— Vraiment ?

Cela me paraissait étrange mais ce n'était pas le premier quaker que je croisais sur un champ de bataille.

— En effet, mais l'armée ne dispose pas de suffisamment de médecins pour se permettre d'en pendre un. En outre, être dégradé n'affectera pas mes connaissances.

Il me sourit joyeusement avant de poursuivre :

— Tu n'as aucun grade, si je ne m'abuse, et pourtant je ne doute pas que tu t'en sortiras très bien.

— Avec l'aide de Dieu, soupirai-je.

— Avec l'aide de Dieu, répéta-t-il.

Il me tendit le couteau encore chaud d'avoir été immergé dans l'eau bouillante.

Je me tournai vers les spectateurs.

— Vous devriez reculer un peu. Vous risquez d'être éclaboussés.

Mme Raven frémit d'excitation.

— Oh Seigneur, Seigneur, comme tout ceci est parfaitement épouvantable !

Trois flèches

Mottville, Pennsylvanie, 10 juin 1777

GREY SE REDRESSA BRUSQUEMENT EN POSITION ASSISE, manquant se fracasser le crâne contre la poutre au-dessus de son lit. Son cœur battait à se rompre ; son cou et ses tempes étaient moites de transpiration. L'espace d'un instant, il n'eut aucune idée de l'endroit où il se trouvait.

— La troisième flèche ! s'exclama-t-il.

Il secoua la tête, essayant de faire correspondre ces mots avec le rêve extraordinairement pénétrant dont il venait d'émerger.

S'agissait-il d'un rêve, d'un souvenir ou d'une combinaison des deux ? Il se trouvait dans le grand salon des Trois Flèches, admirant le remarquable George Stubbs accroché à droite de la cheminée baroque. Les murs étaient tapissés de tableaux du sol au plafond, les œuvres se côtoyant indépendamment de leur sujet et de leur qualité.

Était-ce ainsi dans la réalité ? Il se souvenait vaguement d'un décor surchargé au point d'en être oppressant, mais y avait-il eu autant de tableaux, des portraits vous observant d'en haut, d'en bas, de tous côtés ?

Dans le rêve, le baron Amandine était à sa droite, leurs épaules se touchant. Le baron lui parlait d'une des toiles mais Grey ne se

rappelait pas ses paroles ; il commentait probablement la facture du peintre.

Sur sa gauche se tenait Cécile Beauchamp, la sœur du baron, son épaule nue effleurant également la sienne. Elle avait les cheveux poudrés et portait un parfum au jasmin ; le baron, lui, une eau de Cologne musquée à la bergamote. Dans la chaleur étouffante de la pièce, les deux fragrances capiteuses se mêlaient à l'odeur âcre des cendres chaudes de la cheminée, l'écoeçant légèrement (comment pouvait-on sentir des odeurs dans les rêves ?). Une main s'était posée sur sa fesse, la pinçant avec familiarité, puis l'avait caressée lascivement. Il ignorait à qui elle appartenait.

Il se renfonça lentement dans son oreiller, les yeux fermés, essayant de rappeler les images de son esprit endormi. Le rêve s'était ensuite mué en une scène érotique : des lèvres anonymes s'étaient refermées sur sa chair très réceptive. De fait, c'était cette sensation qui l'avait réveillé. Le docteur Franklin s'était lui aussi trouvé dans le rêve. Grey se souvenait de ses fesses blanches, légèrement tombantes mais toujours fermes, tandis que l'Américain marchait devant lui dans un couloir, ses longs cheveux gris se balançant dans son dos, les bourrelets de graisse autour de sa taille tremblotant. Il discutait avec insouciance des tableaux devant lesquels ils passaient. C'était un souvenir vif, chargé d'émotion. Il n'avait tout de même pas... non, pas avec Franklin, même en rêve. Mais cela avait un rapport avec les peintures...

Il tenta de visualiser les toiles mais échoua à distinguer ce qui appartenait à ses souvenirs de ce qui relevait du rêve. Il y avait des paysages... une soi-disant vue d'Égypte bien que son auteur n'ait de toute évidence jamais quitté la côte bretonne. Les inévitables portraits de famille...

— Oui !

Il se redressa à nouveau et, cette fois, se cogna vraiment contre la poutre, suffisamment fort pour voir des étoiles et lâcher un gémissement de douleur.

— Oncle John ?

La voix surprise de Dottie s'éleva du lit voisin. Un bruissement de vêtements sur le sol indiqua que sa femme de chambre s'était elle aussi réveillée.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, rien. Rendors-toi.

Il posa les pieds par terre.

— J'ai juste besoin... d'aller au petit coin.

— Ah.

On marmonna près du plancher, ce qui provoqua un « Chut ! » agacé de la part de Dottie. Il trouva la porte de la chambre à tâtons puis s'orienta vers l'escalier grâce à la lueur du feu dans la grande salle de l'auberge.

L'air au-dehors était frais et pur, chargé d'une senteur qu'il ne reconnut pas mais qui titilla sa mémoire. Il était apaisant d'oublier un instant son rêve entêtant et de s'immerger dans ce souvenir purement sensoriel. Il lui rappelait de longues chevauchées en Virginie, les routes boueuses, les feuilles luisantes, la sensation d'un cheval sous lui, la détente d'un fusil, le sang chaud d'un cerf coulant sur sa main... Bien sûr, la chasse en compagnie de William.

La proximité de son environnement sauvage le submergea, cette sensation puissante et si étrange propre à l'Amérique, celle de quelque chose attendant entre les arbres, ni hostile ni accueillant. Il avait tant aimé ces quelques années passées en Virginie, loin des intrigues de l'Europe, des mondanités permanentes de Londres. Il les avait surtout appréciées pour l'intimité qui s'était nouée entre son fils et lui au cours de cette période en pleine nature.

Il n'avait pas encore vu de lucioles depuis son arrivée. Il regarda dans les hautes herbes tout en marchant mais il était probablement trop tard. Elles sortaient principalement à la tombée du soir. Il avait hâte d'en montrer à Dottie. William avait été enchanté en apercevant pour la première fois ; il en avait attrapé et avait poussé un cri ravi en les voyant illuminer le creux de sa paume. Chaque été, il avait accueilli leur retour avec joie.

S'étant soulagé la vessie et l'esprit provisoirement apaisé, il s'assit sur le billot dans la cour, rechignant à retrouver le remugle de la chambre.

Où était Henry ? Où dormait-il cette nuit ? Dans un cachot ? Non, il n'en existait pas dans les colonies. Même les maisons communes étaient remarquablement confortables et aérées. Peut-être son neveu était-il enfermé dans une geôle, une grange, une cave... Pour autant qu'ils sachent, il avait survécu à l'hiver en dépit de ce qui semblait être une blessure grave. Il avait de l'argent. Peut-être avait-il pu négocier un meilleur logement, les soins d'un médecin...

Ils finiraient bien par le retrouver. Ils n'étaient plus qu'à deux jours de Philadelphie. Grey avait les lettres d'introduction que lui avait fournies Franklin. Franklin, toujours lui ! Maudit vieillard avec ses bains de soleil ! Néanmoins, Grey l'avait rejoint un jour dans le solarium, par curiosité, et avait trouvé étrangement agréable, quoique un peu troublant, d'être assis en tenue d'Adam dans une pièce élégamment meublée, avec des plantes en pot dans les coins, des tableaux sur...

Non, non, non ! Il n'y avait pas de tableaux dans le solarium des Trois Flèches...

La revoilà... la queue de ce rêve fuyant, pointant de dessous une pierre en se tortillant, le narguant. Il ferma les yeux, emplit

ses poumons des parfums de la nuit estivale et s'efforça de faire le vide dans son esprit.

Trois flèches. Qui est la troisième ? Les mots de la lettre de Hal s'inscrivirent sur ses paupières closes. Habitué à la pensée tortueuse de son frère, il n'y avait pas prêté beaucoup d'attention sur le coup. Sa question avait dû s'immiscer dans son subconscient pour émerger au milieu de la nuit des profondeurs d'un rêve absurde. Pourquoi ?

Il frotta délicatement le sommet de son crâne endolori par le choc contre la poutre. Ses doigts glissèrent plus bas, touchant l'endroit où la femme de James Fraser avait obturé le trou de sa trépanation avec une pièce de six pence aplatie. Elle l'avait habilement recousu et ses cheveux avaient repoussé mais il pouvait toujours sentir la petite courbe dure sous-jacente. Il y pensait rarement, sauf au cœur de l'hiver quand le métal refroidissait, provoquant parfois des migraines et lui faisant couler le nez.

Il avait fait froid, très froid, lors de son séjour aux Trois Flèches. Cette pensée virevoltait dans sa tête tel un papillon de nuit.

On entendait des bruits derrière l'auberge. Des sabots sur la terre battue, des murmures. Il s'immobilisa.

La lune amorçait sa descente dans le ciel. Il était tard mais l'aube ne poindrait pas avant quelques heures. Que pouvait-on faire dehors à cette heure, hormis se livrer à quelque activité douteuse ? Le genre d'activité à laquelle il ne tenait pas à assister, et encore moins être vu y assistant.

Des hommes approchaient. Il ne pouvait bouger sans attirer l'attention. Il retint son souffle.

Trois individus, silencieux, déterminés, à cheval, l'un d'eux tirant une mule chargée. Ils ne passèrent qu'à quelques pas de lui. Il ne fit pas un geste et, si les chevaux sentirent sa présence, ils ne perçurent aucune menace. Ils s'engagèrent sur la route menant à

Philadelphie. Pourquoi une telle discrétion ? Déjà, à son arrivée en Caroline du Nord l'année précédente, il avait remarqué un changement dans la population : une excitation morbide, un malaise flottant dans l'air. Cette fois-ci, c'était encore plus prononcé. Il s'en était rendu compte dès qu'ils avaient débarqué.

Les gens étaient sur leurs gardes. Ne sachant plus vers qui se tourner, ils ne faisaient confiance à personne.

Cette idée de confiance lui fit aussitôt penser à Percy Wainwright. *S'il y a bien une personne au monde dont je me méfie...*

Soudain, cela lui revint. L'image de Percy, avec ses grands yeux sombres et son sourire, son pouce se promenant sur son verre à vin comme s'il caressait le sexe de Grey, déclarant nonchalamment : « J'ai épousé l'une des sœurs du baron Amandine... »

« L'une des sœurs »... Le rêve se cristallisa dans son esprit, le froid émanant des pierres des Trois Flèches si vif qu'il en frissonna. Il sentit la chaleur des deux corps lascifs et avides se pressant contre ses flancs. Et sur un mur, parmi la profusion de toiles, un petit tableau représentant trois enfants, un garçon et deux filles, posant avec un chien, la façade des Trois Flèches reconnaissable en arrière-plan.

La seconde sœur. La « troisième flèche » que Hal, avec son flair infailible pour déceler les bizarreries, avait remarquée sans jamais la voir.

Les Beauchamp étaient une vieille famille d'aristocrates et, comme souvent dans ces familles, ils parlaient beaucoup de leur clan. Au cours de son séjour, Grey avait eu vent des faits et gestes de cousins, d'oncles, de tantes, de parents éloignés... mais jamais d'une seconde sœur.

Peut-être était-elle morte en bas âge ; cela arrivait communément. Mais, dans ce cas, pourquoi Percy aurait-il dit... ?

Sa tête commençait à lui faire mal. Avec un profond soupir, il se leva et rentra dans l'auberge. Il ne savait ni où ni quand... mais il allait devoir discuter à nouveau avec Percy. Il était consterné de constater que cette perspective ne l'inquiétait nullement.

Les lignes Ley

BRIANNA S'ARRÊTA DANS LA SALLE D'OBSERVATION des poissons. Ce n'était pas encore la saison de reproduction, quand, lui avait-on raconté, les grands saumons se bousculaient dans les cascades des bassins qui leur permettaient de remonter le barrage de Pitlochry. Néanmoins, de temps à autre, un éclat d'argent vous aveuglait, un poisson luttant contre le courant avant de bondir dans le tube qui le mènerait à la prochaine passe de l'échelle à saumons. La salle elle-même était un réduit blanc à la vitre à moitié envahie d'algues. Elle s'y était arrêtée pour rassembler ses idées – ou plutôt pour effacer certaines d'entre elles – avant de pénétrer dans le barrage.

Il était ridicule de s'inquiéter pour un événement qui s'était déjà produit. Elle savait que ses parents allaient bien. Ou plutôt, rectifiait-elle, qu'ils étaient sortis vivants de la prise de Ticonderoga. Il restait un bon nombre de lettres.

Il ne tenait qu'à elle de toutes les ouvrir et de savoir. C'était l'aspect le plus absurde de la situation. Les lettres étaient merveilleuses mais, parallèlement, Brianna était consciente que même la plus complète ne pouvait tout dire. Selon le livre de Roger, le général Burgoyne avait quitté le Canada début juin, marchant vers le sud pour rejoindre les troupes du général Howe, coupant prati-

quement la colonie en deux. Le 6 juillet 1777, il s'était arrêté pour attaquer Fort Ticonderoga. Que...

— *Ceimhead air sin !* lança une voix derrière elle.

Elle sursauta en découvrant Rob Cameron qui montrait du doigt la vitre de l'observatoire. Elle se retourna juste à temps pour apercevoir un immense poisson argenté, le dos saupoudré de taches noires, faire un puissant bond à contre-courant avant de disparaître dans la cascade.

Le regard émerveillé, il s'exclama :

— *Nach e sin an rud as brèagha a chunnaic thu riamh ?* (N'est-ce pas la plus belle chose que vous ayez jamais vue ?)

— *Cha mhór !* répondit-elle.

Elle était sur ses gardes mais ne put s'empêcher de sourire.

— Aha ! Vous parlez donc bien le *gàidhlig* ! Mon cousin me l'avait dit mais je ne l'ai pas cru, à cause de votre accent guindé de Boston.

Il prononça cette phrase en pinçant les lèvres, imitant ce qu'il pensait être l'accent bostonien. Brianna se retint de lever les yeux au ciel. Il poursuivit :

— Pourtant, quand vous parlez en gaélique, votre accent ressemble alors à celui qu'on entend dans les îles... à Barra, ou encore à Uist.

— Mon père est écossais. Je le tiens de lui.

Il la regarda différemment, comme si elle était une nouvelle espèce de poisson se balançant au bout de sa ligne.

— Ah oui ? Il est du coin ? Comment s'appelle-t-il ?

— James Fraser. (Elle ne prenait pas de risques ; il y en avait des dizaines dans la région.) Il... euh... il n'est plus là.

— Ah, c'est dommage, dit-il avec sincérité en lui effleurant brièvement le bras. J'ai perdu mon père l'année dernière. C'est dur, hein ?

— Oui, répondit-elle simplement.

Elle le contourna pour sortir mais il lui emboîta le pas.

— Vous avez des enfants, m'a dit Roger.

Il la vit tressaillir et sourit :

— Je l'ai rencontré lors d'une tenue de notre loge maçonnique. C'est un type sympa.

— En effet, dit-elle, méfiante.

Elle se demanda pourquoi Roger ne lui avait pas parlé de cette rencontre. Apparemment, ils avaient discuté suffisamment longtemps pour que Rob apprenne qu'il était son mari et qu'ils avaient des enfants. Le jeune homme s'étira et renversa la tête en arrière.

— Aaaaah... il fait trop beau pour rester enfermé dans le barrage. J'aimerais être sur l'eau.

Il fit un signe vers le torrent où une demi-douzaine de pêcheurs en cuissardes se tenaient dans le courant avec la concentration prédatrice de hérons.

— Vous pratiquez la pêche à la mouche, Roger et vous ?

— Moi oui. Vous êtes donc un moucheur ?

Le souvenir de sa canne ployant dans sa main tandis qu'elle lançait sa ligne lui chatouilla le bout des doigts.

— J'ai un permis pour pêcher dans la forêt de Rothiemurchus.

Il semblait fier, comme s'il s'agissait d'un privilège rare, et elle le gratifia d'un hochement de tête approbateur. Il lui lança un regard de biais, ses yeux caramel pétillant.

— Si jamais ça vous dit de venir un jour avec votre canne, vous n'avez qu'un mot à dire, boss.

Il lui adressa un sourire insouciant et charmant, puis la devança en sifflotant pour entrer dans le bureau du barrage.

Une ligne Ley est un alignement de deux sites géographiques d'intérêt, généralement des monuments anciens ou des mégalithes. Il

existe un certain nombre de théories les concernant et elles suscitent de nombreuses controverses ; certains affirment qu'il s'agit d'un phénomène naturel, d'autres considèrent qu'elles ne sont qu'un artefact.

Je veux dire par là que si vous choisissez deux sites représentant un intérêt pour l'homme, quels qu'ils soient, il y a probablement un chemin qui mène de l'un à l'autre. Par exemple, une grande route relie Londres à Édimbourg parce que les gens veulent pouvoir aller d'une ville à l'autre ; ce n'est donc pas ce qu'on appelle une ligne Ley. On désigne plutôt par là un chemin ancien qui mène, disons, d'un menhir à une vieille abbaye, elle-même probablement construite sur le site d'un culte beaucoup plus ancien.

Dans la mesure où il existe peu de preuves objectives concernant ces lignes, on raconte à leur sujet un peu tout et n'importe quoi. Certains pensent qu'elles ont une signification magique ou mystique. Je ne vois rien qui justifie cette théorie, pas plus que votre mère qui est une scientifique. D'un autre côté, la science changeant d'avis de temps à autre, ce qui apparaît comme de la magie peut avoir une explication scientifique (NB : insérer une note sur Claire et la cueillette de plantes).

Cependant, parmi toutes les théories, il en est une qui semble avoir une base physique possible. À l'époque où vous lirez ceci, vous saurez sans doute ce qu'est un sourcier. Dès que l'occasion s'en présentera, je vous emmènerai faire un tour avec l'un d'entre eux. Juste au cas où vous l'ignoreriez, un sourcier est une personne qui détecte la présence d'eau, ou parfois d'un métal, sous terre ; par exemple un minerai dans une mine. Certains utilisent une baguette en forme de Y, une tige métallique ou encore un autre objet pour « deviner » la présence de l'eau. D'autres la « sentent » simplement. On ignore la véritable origine de cette aptitude. Selon votre mère, le rasoir d'Occam dirait que ces gens reconnaissent tout bonnement une formation géologique susceptible d'abriter une source souterraine. Pour ma part, ayant vu de

nombreux sourciers à l'œuvre, je suis persuadé qu'il y a autre chose, surtout au vu des théories dont je vous parle ici.

L'une des théories sur la rhabdomancie (l'art de déceler les sources) est que l'eau et le métal possèdent un courant magnétique auquel le sourcier est sensible. D'après votre mère, la première partie est avérée. En outre, il existe des faisceaux de forces magnétiques dans la croûte terrestre, circulant dans des directions opposées sur toute la planète. Ces forces sont décelables par des mesures objectives mais ne sont pas forcément permanentes. De fait, la terre subit parfois des renversements de forces magnétiques, les pôles changeant de place (tous les énièmes millions d'années, m'assure votre mère. Elle ne sait pas exactement à quelle fréquence). Personne ne sait pourquoi mais, comme d'habitude, on soupçonne les taches solaires.

Autre détail intéressant : on a démontré que les pigeons voyageurs (et probablement d'autres espèces d'oiseaux) sentaient ces lignes magnétiques et s'en servaient pour s'orienter. Toutefois, personne n'a encore compris comment ils faisaient.

Votre mère et moi soupçonnons (et j'insiste sur le fait que ce n'est qu'une supposition) que ces lignes Ley existent bel et bien, que ce sont des lignes de forces géomagnétiques et que, là où elles se croisent ou convergent, cette force magnétique est... différente, faute d'un meilleur terme. Nous pensons que ces convergences, du moins certaines d'entre elles, pourraient être des lieux où des personnes sensibles à ces forces (comme les pigeons, sans doute) peuvent passer d'un temps à un autre (il s'agirait de votre mère, de vous deux, Jem et Mandy, et de moi). Si toi qui lis ceci tu n'es pas encore né au moment où j'écris (un petit-enfant, peut-être ?), j'ignore si tu possèdes cette sensibilité, cette aptitude ou ce je-ne-sais-quoi mais je t'assure qu'elle est réelle. D'après votre grand-mère, il s'agirait d'un trait génétique, comme le fait de pouvoir rouler sa langue en forme de U. Si tu ne l'as pas, il est impossible de t'expliquer comment faire, même si tu peux l'observer.

ver chez quelqu'un qui possède ce trait. Si c'est ton cas, j'ignore si je dois m'excuser ou te féliciter. Après tout, ce n'est pas pire que les autres caractéristiques que les parents transmettent à leurs enfants, comme les dents de travers ou la myopie. Quoi qu'il en soit, sois certain que nous ne l'avons pas fait exprès.

Désolé, je digresse. L'idée de base est la suivante : l'aptitude à voyager dans le temps pourrait dépendre d'une sensibilité génétique à ces... convergences?... vortex?... de lignes Ley.

Du fait de la particularité géologique des îles Britanniques, on trouve ici de nombreuses lignes Ley ainsi qu'un grand nombre de sites archéologiques qui y semblent liés. Votre mère et moi avons l'intention de repérer, pour autant que nous puissions le faire sans danger (et ne vous y trompez pas, c'est très dangereux), ceux de ces sites qui pourraient être des portails.

De toute évidence, il n'y a aucun moyen de vérifier si un site spécifique est bien un portail ou pas.*

Certains sites semblent « ouverts » à des dates correspondant aux fêtes du soleil et du feu de l'ancien monde (du moins sont-ils plus ouverts qu'à d'autres périodes). Si cette hypothèse est vraie, cela pourrait avoir un rapport avec la force gravitationnelle du soleil et de la lune. Cela paraît une explication raisonnable dans la mesure où il est prouvé que ces deux corps célestes influent sur le comportement de la terre par l'intermédiaire du climat, des marées, etc. Alors pourquoi pas également de vortex temporels, après tout ?

** Note 1 : Votre mère vient de me faire un long exposé dont je n'ai retenu que les mots « théorie du champ unifié ». Apparemment, il s'agit de quelque chose qui n'existe pas encore mais, si c'était le cas, cela expliquerait toutes sortes de choses, notamment pourquoi une convergence de lignes géomagnétiques serait capable d'affecter le temps là où elle se produit. Personnellement, tout ce que j'ai compris de cette expli-*

cation, c'est que le temps et l'espace sont parfois la même chose et que la gravité joue un rôle là-dedans. Comme tout ce qui concerne ce phénomène, cela me laisse perplexe.

Note 2 :

— Jusque-là, c'est compréhensible ? demanda Roger.

— Pour autant qu'il y ait quelque chose à comprendre dans toute cette histoire, oui.

En dépit du malaise qu'elle ressentait chaque fois qu'ils abordaient le sujet, Brianna ne put réprimer un sourire. Il paraissait si sérieux. Il avait une tache d'encre sur la joue et tout un côté de sa tête était ébouriffé.

— La pédagogie doit couler dans ton sang.

Elle sortit un mouchoir de sa poche, le lécha comme une mère chatte et lui frotta le visage.

— Tu sais qu'il existe une merveilleuse invention qu'on appelle le feutre ?

Il ferma les yeux, se laissant nettoyer.

— Je les déteste. En outre, le stylo à encre est un grand luxe comparé à la plume.

— C'est vrai, papa avait toujours l'air de sortir d'une explosion dans une fabrique d'encre après avoir rédigé son courrier.

Son regard revint sur la page et elle sourit en lisant la première note.

— Mon explication tient debout ? s'enquit Roger.

— Dans la mesure où tu t'adresses à des enfants, oui. Que comptes-tu mettre dans la seconde note ?

— Ah, ça...

Il se cala contre son dossier en croisant les doigts, l'air embarrassé. Il n'en fallait pas plus pour éveiller les soupçons de Brianna.

— Oui, « ça ». Y a-t-il une « pièce à conviction numéro un » qui entre dans cette note ?

— Euh... oui, répondit-il à contrecœur. Les cahiers de Geillis Duncan. Le livre de Mme Graham sera la « pièce à conviction numéro deux ». La note 4 concernera les explications de ta mère sur les superstitions liées aux semailles.

Sentant ses genoux mollir, Brianna se laissa tomber sur une chaise.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

Elle ignorait où se trouvaient les cahiers de Geillis et ne voulait pas le savoir. Le petit livre que leur avait donné Fionna Graham, la petite-fille de Mme Graham, était à l'abri dans un coffre de la Royal Bank of Scotland à Édimbourg.

— Non, je ne le suis pas, répondit Roger avec franchise. D'un autre côté, nous ne pouvons pas savoir quel âge auront les enfants quand ils le liront. Ce qui me rappelle... Nous devrions prendre des dispositions au cas où il nous arriverait quelque chose avant qu'ils soient assez grands pour qu'on leur raconte... tout.

Elle eut l'impression qu'un glaçon glissait le long de son dos. Pourtant, il avait raison. Ils pouvaient mourir dans un accident de voiture comme les parents de Claire. Ou Lallybroch pouvait brûler...

— Enfin... ça m'étonnerait que cette maison-ci puisse être réduite en cendres.

Elle regardait la fenêtre derrière Roger, enchâssée dans un mur d'une cinquantaine de centimètres d'épaisseur. Cela le fit sourire.

— Non, j'en doute aussi. Mais les cahiers de Geillis, eux si. Je pensais les relire pour en extraire les informations principales. Elle avait beaucoup à dire sur les cercles de pierres en activité, ce qui est utile. Pour ce qui est du reste...

— Ça me donne la chair de poule.

— Oui, j'allais dire que c'était comme de voir quelqu'un sombrer lentement dans la folie sous vos yeux.

Il lui reprit la liasse de feuilles et la tapota sur le coin du bureau.

— Ce doit être une déformation d'historien. Ça me semble inconvenant de supprimer la source d'une information.

Elle fit une moue cynique, indiquant par là que, à ses yeux, Geillis Duncan était avant tout une source d'ennuis. Néanmoins...

— Tu as raison, dit-elle, la mort dans l'âme. Tu pourrais peut-être en faire un résumé et juste mentionner où trouver les cahiers originaux au cas où quelqu'un se montre vraiment curieux.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

Il rangea les feuilles dans son calepin et se leva.

— J'irai les chercher. Peut-être à la sortie des classes. Je pourrais emmener Jem et lui montrer la ville. Il est assez grand pour faire tout le Royal Mile à pied et il va adorer le château.

— Ne l'emmène pas au Donjon !

Il se mit à rire.

— Comment, tu ne trouves pas éducatif de voir des personnages en cire subissant les pires tortures ? C'est historique, après tout.

— Justement, ce serait nettement moins horrible si ça ne l'était pas.

Le regard de Brianna s'arrêta soudain sur la pendule murale.

— Roger ! Tu n'es pas censé donner ton cours de gaélique à quatorze heures à l'école ?

Il lança un coup d'œil horrifié à la pendule, attrapa la pile de livres et de papiers sur son bureau et bondit hors de la pièce en déversant un flot de jurons gaéliques des plus éloquents.

Elle sortit dans le couloir pour le voir embrasser Mandy avant de foncer vers la porte.

Mandy se tint sur le seuil, agitant la main avec ardeur.

— Au `evoir, papa ! Veux de la glace !

Brianna la souleva dans ses bras.

— S'il oublie d'en rapporter, nous irons en acheter au village plus tard, promit-elle.

Sa fille dans les bras, elle regarda la vieille Morris orange de Roger crachoter, s'étrangler, trembloter puis démarrer en lâchant un petit pet de fumée bleu. Elle nota mentalement de lui acheter de nouvelles bougies. Mandy se blottit contre elle, murmurant une des phrases en gaélique de Roger parmi les plus pittoresques, tentant de la mémoriser. Brianna baissa la tête et huma le parfum doux de shampooing pour bébé. Ce devait être l'allusion à Geillis Duncan qui la perturbait autant. Elle était bien morte mais, après tout... elle était l'aïeule de Roger. Peut-être que la capacité à voyager à travers les pierres n'était pas le seul caractère à avoir été transmis par le sang.

Ces traits se diluaient sûrement au fil du temps. Par exemple, Roger n'avait rien en commun avec William Buccleigh MacKenzie, le fils que Geillis avait eu avec Dougal MacKenzie et l'homme responsable de la pendaison de Roger.

— Fils de sorcière, marmonna-t-elle entre ses dents. J'espère que tu pourris en enfer.

— On dit pas des g'os mots, maman, la réprimanda Mandy.

Cela se passa mieux qu'il ne l'avait espéré. La salle de classe était pleine à craquer. Outre les enfants, il y avait des parents et même quelques grands-parents. Roger eut un moment de vertige. Ce n'était ni de la panique ni le trac mais cette sensation de regarder dans un gouffre dont il n'apercevait pas le fond. Il l'avait souvent ressentie à l'époque où il chantait devant un public. Il prit

une grande inspiration, posa sa pile de livres sur le bureau, sourit à l'assistance et lança :

— *Feasgar math!*

Il n'en fallut pas plus. Prononcer ou chanter les premiers mots était comme d'agripper un fil électrique ; un courant se créait entre l'assistance et lui et les paroles suivantes semblaient surgir de nulle part, se déversant hors de lui comme l'eau à travers l'une des turbines géantes de Brianna.

Après une courte introduction, il commença par les jurons, conscient que c'était ce qui intéressait plus que tout la plupart des enfants. Quelques parents froncèrent les sourcils mais les grands-parents esquissèrent des sourires entendus.

— En *gàidhlig* nous n'avons pas de gros mots comme ceux que l'on connaît en anglais. Désolé, Jimmy.

Il sourit à un garçon aux cheveux filasse et à l'air bagarreur assis au deuxième rang. Ce ne pouvait être que la petite teigne qui avait dit à Jem qu'il irait en enfer. Quand les rires s'éteignirent, il reprit :

— Ce qui ne signifie pas qu'on ne peut pas dire à quelqu'un tout le mal qu'on pense de lui mais, en gaélique, l'insulte est un art.

Une vague de rire secoua les plus âgés et plusieurs des enfants se retournèrent vers leurs grands-parents, sidérés.

— Pour vous citer un exemple, j'ai entendu un jour un fermier dire à sa truie qui était entrée dans la fosse à purin qu'il espérait que ses intestins exploseraient dans son ventre et qu'elle finirait dévorée par les corbeaux.

Les enfants émirent un « Oh ! » impressionné. Il poursuivit avec des versions soigneusement édulcorées des imprécations les plus créatives qu'il avait entendues de son beau-père. Il était inutile de leur préciser que, en dépit de l'absence de gros mots, il était toujours possible de traiter une femme de « fille de chienne » quand on voulait la blesser. Si les gamins voulaient savoir ce que Jem

avait réellement dit à Mlle Glendenning, ils n'avaient qu'à le lui demander. Si ce n'était déjà fait.

Il passa ensuite à une description plus sérieuse mais brève du Gaeltacht, cette région d'Écosse où, traditionnellement, on parlait le gaélique, puis il raconta quelques anecdotes de son adolescence quand il apprenait la langue sur les harenguiers dans la baie du Minch. Il inclut l'intégralité du discours d'un certain capitaine Taylor, adressé, le poing brandi, à la mer, aux cieux, à l'équipage et aux crustacés après qu'une tempête eut ravagé son coin à homards préféré et disséminé tous ses casiers. L'assistance était pliée en deux et plusieurs vieux, hilares, échangèrent des messes basses, ayant visiblement vécu des expériences similaires.

— Mais le *gàidhlig* est avant tout une langue, reprit-il. Il sert principalement à communiquer. Combien d'entre vous ont déjà entendu des chants de travail ? Notamment des chants de foulage ?

Il y eut des murmures d'intérêt. Certains en connaissaient, d'autres non. Il expliqua ce qu'était un chant de foulage.

— Les femmes travaillaient toutes ensemble, tirant, foulant et battant l'épais tissu de laine pour resserrer les mailles et le rendre imperméable. Dans le temps, les gens n'avaient pas d'imperméables ni de bottes en caoutchouc et ils travaillaient en extérieur la nuit comme le jour, par tous les temps, s'occupant de leur bétail ou de leurs champs.

Sa voix s'était suffisamment chauffée à présent. Il ouvrit son classeur, choisit un bref chant de foulage, leur chanta le premier couplet et le refrain, puis les invita à joindre leurs voix à la sienne. Ils le suivirent pendant quatre couplets. Quand il sentit la tension dans sa gorge devenir audible, il s'arrêta.

— Ma grand-mère chantait ce chant, lâcha soudain une mère.

Tous les regards se tournèrent vers elle, la faisant virer au rouge pivoine.

— Votre grand-mère est-elle encore en vie ? lui demanda Roger. Dans ce cas, vous devriez lui demander de vous l’enseigner puis l’apprendre à vos enfants. Ce genre de tradition ne devrait pas se perdre, vous ne trouvez pas ?

Encouragé par les murmures d’assentiment, il saisit son vieux livre de cantiques.

— On peut encore entendre une autre forme de ces anciens chants de travail le dimanche dans des églises sur les îles. À Stornaway, par exemple. C’est une manière de chanter les psaumes qui remonte à une époque où peu de gens possédaient des livres et où bon nombre des membres de la congrégation ne savaient pas lire. Il y avait un premier chantre dont la tâche consistait à chanter le psaume, verset par verset, que les fidèles répétaient en chœur. Je tiens ce livre, poursuivit Roger en brandissant le psautier écorné, de mon père, le révérend Wakefield ; certains d’entre vous se souviennent peut-être de lui. Avant cela, il avait appartenu à un autre homme d’Église, le révérend Alexander Carmichael...

Il leur raconta comment, au XIX^e siècle, le révérend Carmichael avait sillonné les Highlands et les îles écossaises, parlant aux habitants, leur demandant de lui chanter leurs chants et de lui expliquer leurs coutumes, collectionnant les « hymnes, bénédictions et incantations » de la tradition orale pour les publier ensuite dans un grand ouvrage d’érudition comptant de nombreux tomes intitulé *Carmina Gadelica*.

Il avait justement apporté un des volumes du *Gadelica* qu’il fit circuler dans la classe ainsi qu’un cahier dans lequel il avait recopié une sélection de chants de travail. Pendant ce temps, il leur lut l’une des bénédictions pour la nouvelle lune, la bénédiction pour la rumination, un charme contre l’indigestion, le poème du scarabée et certains passages du « Discours des oiseaux ».

*Columba sortit de bonne heure
Par un doux matin :
Il vit un cygne blanc,
« Guile, guile »
Plus loin sur la grève,
« Guile, guile »,
Chantant un chant funèbre,
« Guile, guile ».*

*Un cygne blanc, blessé, blessé,
Un cygne blanc, meurtri, meurtri,
Le cygne blanc à la double vue
« Guile, guile »
Le cygne blanc aux deux malédictions
« Guile, guile »
La vie et la mort,
« Guile, guile »
« Guile, guile ».*

*Pourquoi donc voyages-tu,
Cygne endeuillé ?
Lui dit le bon Columba.
« Guile, guile »,
D'Erin j'ai nagé,
« Guile, guile »,
À Fiann j'ai été blessé,
« Guile, guile »,
« Guile, guile ».*

*Cygne blanc d'Erin,
Je suis l'ami des souffrants,*

Que l'œil du Christ se pose sur ta blessure,
« Guile, guile »,
L'œil de l'affection et de la miséricorde,
« Guile, guile »,
L'œil de la bonté et de l'amour,
« Guile, guile »,
Qu'il soigne tous tes maux,
« Guile, guile »,
« Guile, guile ».

Cygne d'Erin,
D'aucun mal tu ne souffriras,
« Guile, guile »,
Que tes plaies se referment,
« Guile, guile ».

Dame des vagues,
« Guile, guile »,
Dame de la grève,
« Guile, guile »,
Dame de la mélodie,
« Guile, guile ».

Au Christ la gloire,
« Guile, guile »,
Au Fils de la Vierge,
« Guile, guile »,
Au grand roi des cieux,
« Guile, guile »,
Que ton chant soit pour lui,
« Guile, guile ».

Chante pour lui,
« Guile, guile »,
« Guile, guile ».

Les cris du cygne lui blessaient la gorge, de la douce plainte de la bête blessée à son cri de victoire final. Sa voix se brisa sur le dernier mais ce n'en fut pas moins un triomphe. Il fut salué par un tonnerre d'applaudissements.

Entre la douleur et l'émotion, il fut incapable d'émettre le moindre son pendant quelques minutes. Il se contenta de saluer son auditoire, de sourire, de saluer à nouveau, puis de donner sans un mot sa pile de livres et de dossiers à Jimmy Glassock pour qu'il les fasse circuler dans les rangs tandis que les gens se pressaient pour le féliciter.

— C'était génial ! s'exclama une voix vaguement familière.

En se retournant, il vit Rob Cameron lui tendre la main, les yeux brillants d'enthousiasme. Sa surprise dut se lire sur son visage car Rob lui indiqua le petit garçon à ses côtés : Bobby Hurragh, que Roger connaissait du cœur. Un soprano à la voix pure et déchirante mais qui pouvait se transformer en véritable démon dès qu'on le quittait des yeux.

Rob le tenait fermement par la main, ce qui n'échappa pas à Roger.

— J'ai amené mon neveu Bobby. Ma sœur n'a pas pu se libérer de son travail aujourd'hui. Elle est veuve.

— Merci, croassa Roger.

Cameron lui écrasa à nouveau la main puis dut céder la place à l'admirateur suivant.

Parmi la foule se trouvait une femme d'âge mûr qu'il ne connaissait pas mais qui l'avait reconnu.

— Nous vous avons entendu, mon mari et moi, aux jeux d'Inverness, déclara-t-elle avec un accent distingué. Mais, à cette époque-là, vous portiez le nom de votre père, n'est-ce pas ?

— En effet. Vous avez des petits-enfants dans cette école ?

Il indiqua la masse bourdonnante de gamins se bousculant autour d'une vieille dame qui, les joues roses de plaisir, leur expliquait la prononciation de certains mots étranges dans le livre de contes.

Pendant, la femme devant lui refusa de se laisser distraire, fixant la cicatrice sur sa gorge.

— Oui, répondit-elle machinalement. Que vous est-il arrivé ? C'est définitif ?

— Un accident. Et oui, il n'y a rien à faire.

Une lueur de tristesse traversa son regard.

— Quel dommage. Vous aviez une si belle voix ! Je suis navrée.

— Merci, répondit-il faute de mieux.

À son soulagement, elle s'éloigna, le laissant recevoir les louanges de ceux qui ne l'avaient jamais entendu chanter... avant.

Plus tard, il remercia Lionel Menzies qui se tenait près de la porte pour saluer les parents. Il était aussi radieux que le Monsieur Loyal d'un cirque prospère.

Menzies lui serra chaleureusement la main.

— C'était formidable ! Encore mieux que je ne l'espérais. Dites-moi, vous accepterez de remettre ça, hein ?

— Encore ?

Roger se mit à rire avant d'être interrompu par une quinte de toux.

— J'ai à peine survécu à cette séance-ci !

— Bah ! Un bon petit verre vous requinquera. Venez donc boire un coup avec moi au pub.

Roger s'apprêtait à refuser mais Menzies paraissait si enchanté qu'il changea d'avis. Le fait est qu'il était en sueur – se donner en spectacle faisait toujours grimper sa température de plusieurs degrés – et avait plus soif que s'il venait de traverser le désert de Gobi.

— Juste un, alors.

Tandis qu'ils traversaient le parking, une petite camionnette bleue cabossée s'arrêta à leur hauteur et Rob Cameron se pencha par la vitre.

— Alors, Rob, ça t'a plu ? lui demanda Menzies.

— Un peu, oui ! répondit Cameron avec un enthousiasme sincère. Deux choses : Roger, je voulais vous demander si je pourrais consulter certaines de vos vieilles chansons. Siegfried MacLeod m'a montré celles que vous avez compilées pour lui.

Légèrement pris de court, Roger fut néanmoins flatté.

— Oui, bien sûr. J'ignorais que vous étiez un amateur.

— J'adore tous ces vieux trucs, répondit Cameron avec sérieux. Non, sincèrement, ça m'intéresserait beaucoup.

— D'accord. Passez à la maison. Le week-end prochain, peut-être ?

Rob sourit et les salua d'un geste de la main.

— Hé ! l'arrêta Menzies. Tu as dit « deux choses » ?

— Ah oui !

Rob saisit un objet posé sur la banquette entre son neveu et lui.

— C'était parmi les cahiers en gaélique que vous avez fait circuler. Il m'a semblé qu'il était là par erreur, alors je l'ai sorti de la pile. Vous écrivez un roman ?

Il leur montra le calepin noir intitulé *Le Guide du voyageur...* Le cœur de Roger faillit s'arrêter. Il le saisit en silence, le remerçant d'un signe de tête.

Rob Cameron embraya en première et lança sur un ton désinvolte :

— J'aimerais bien le lire quand vous l'aurez terminé. J'adore la science-fiction.

La camionnette démarra puis stoppa et fit marche arrière.

— Au fait, ajouta-t-il. Brianna m'a dit que vous aviez une sorte de vieux fort sur la propriété ?

Roger acquiesça en se raclant la gorge.

— J'ai un ami archéologue. Ça vous ennuerait s'il venait y jeter un coup d'œil, un de ces jours ?

— Non, répondit Roger d'une voix éraillée. Non, pas de problème. Merci.

Rob lui adressa un sourire enjoué puis repassa en première.

— De rien, l'ami !

Du haut de son perchoir

L'AMI ARCHÉOLOGUE DE ROB, Michael Callahan, était un quinquagénaire jovial aux cheveux couleur sable clairsemés. Son visage maintes fois brûlé par le soleil était un patchwork de plaques brunes et de taches rose vif. Il fureta parmi les pierres tombées de la vieille chapelle un long moment, l'air fasciné, puis demanda à Roger la permission de creuser une tranchée le long de l'un des murs encore debout.

Rob, Brianna et les enfants vinrent les observer mais, les fouilles archéologiques n'ayant rien d'un spectacle captivant, Jem et Mandy ne tardèrent pas à se lasser et ils redescendirent préparer le déjeuner, laissant Roger et Mike à leur trou.

Au bout d'un moment, Callahan déclara à Roger :

— Je peux me passer de vous si vous avez autre chose à faire.

Il y avait toujours autre chose à faire sur une ferme, même petite, mais Roger secoua la tête.

— Ça m'intéresse. À moins que je ne vous dérange ?

— Pas du tout. Dans ce cas, venez donc m'aider à soulever cette pierre.

Callahan travaillait tout en sifflotant, marmonnant de temps à autre. Il ne faisait aucun commentaire sur ce qu'il observait, appelant parfois Roger pour l'aider à déblayer un coin ou à soulever une

Pierre tandis qu'il regardait dessous à l'aide d'une torche. Le reste du temps, Roger était assis sur le mur, écoutant le vent.

Le sommet de la colline était habité par cette paix singulière des endroits sauvages, une paix où flottait en permanence la sensation de mouvements furtifs. Cela le surprit. D'ordinaire, on n'avait cette impression que dans des lieux où l'homme n'avait jamais vécu ; or, à en juger par la profondeur de la tranchée creusée par Callahan et à ses petits sifflements et exclamations, cette colline avait connu une activité humaine intense.

Brianna leur apporta des sandwichs et de la limonade puis s'assit sur le mur à ses côtés. Comme la camionnette bleue n'était plus dans la cour, Roger lui demanda :

— Rob est rentré chez lui ?

— Il est allé faire quelques courses. Il a dit que Mike semblait en avoir encore pour un bon bout de temps.

Elle lança un regard vers Callahan dont on n'apercevait que les fesses pointant hors d'un buisson sous lequel il creusait.

— C'est fort probable, dit Roger en souriant.

Il se pencha vers elle et l'embrassa. Elle émit un petit bruit de contentement puis s'écarta, gardant sa main dans la sienne.

— Rob m'a parlé des vieilles chansons que tu as recopiées pour Sandy MacLeod. Tu lui as dit qu'il pouvait les voir ?

— Ah oui, j'avais oublié. Si je ne suis pas redescendu à son retour, tu n'as qu'à les lui montrer. Les originaux sont dans le dernier tiroir de mon classeur, dans un dossier intitulé *Cèolas*.

Elle acquiesça avant de reprendre le sentier caillouteux d'un pas aussi sûr que celui d'une biche ; sa queue de cheval qui se balançait dans son dos en avait d'ailleurs la couleur.

À mesure que s'écoulait l'après-midi, Roger sombra dans une sorte de transe, ses pensées errant paresseusement, se déplaçant lentement chaque fois que Callahan l'appelait à l'aide, n'échangeant

avec lui que l'indispensable. L'archéologue semblait lui aussi ailleurs. La brume matinale s'était épaissie et les ombres fraîches entre les pierres s'étaient effacées avec la lumière. L'air était chargé d'une humidité qui se condensait sur sa peau. Il avait presque l'impression que les pierres allaient se lever autour de lui, reprenant leur place initiale.

Il y avait des allées et venues autour de la maison en contrebas : des claquements de portes ; Brianna suspendant le linge ; les enfants et des amis venus de la ferme voisine passer la nuit se poursuivant avec bruit dans la cour et les dépendances. Leurs cris perçants s'élevaient dans l'air. Le camion de Farm and Household, sans doute venu livrer la pompe du séparateur de lait, se gara devant la maison. Brianna guida le chauffeur vers la grange, ce dernier ne pouvant voir où il allait tant le carton dans ses bras était grand.

Vers cinq heures, une forte brise se leva et la brume commença à se dissiper. Comme s'il s'agissait d'un signal, l'archéologue se redressa, se tint un moment immobile en observant quelque chose, puis hocha la tête.

Il s'extirpa de sa fosse et s'étira en gémissant.

— Ce pourrait être un site ancien, déclara-t-il, mais la structure ne l'est pas. Elle a probablement été construite il y a deux siècles, bien qu'on ait utilisé des pierres beaucoup plus vieilles, peut-être provenant d'un édifice antérieur.

Il sourit à Roger.

— On est économe dans les Highlands. La semaine dernière, j'ai vu une grange dont les fondations avaient été bâties avec des pierres de l'époque des Pictes et le sol avec des briques récupérées dans des toilettes publiques à Dornoch.

Il se tourna vers l'est et mit sa main en visière.

— Les anciens choisissaient toujours des sites en hauteur. Qu'il s'agisse d'un fort ou d'un lieu de culte, ils aimaient être perchés.

— Les anciens ? Lesquels ?

Callahan perçut la pointe d'inquiétude dans sa voix et se mit à rire.

— Je l'ignore. Les Pictes, peut-être... Tout ce que nous savons d'eux, nous le tenons de quelques pièces de maçonnerie écroulées ici et là. Ce pourrait être des peuples plus anciens encore. On trouve parfois des fragments d'objets façonnés par la main de l'homme sans pouvoir les attribuer à aucune culture connue. Prenez les mégalithes, par exemple, personne ne sait qui a dressé ces pierres ni pourquoi.

— Pouvez-vous me dire à quel type s'apparentait ce site ? Militaire ou religieux ?

— Pas d'après ce qui reste en surface. Peut-être qu'en fouillant le sol... Mais, pour être honnête, je n'en vois pas l'utilité. Il existe des centaines de sites comme celui-ci perchés sur des collines dans toutes les îles Britanniques ainsi qu'en Bretagne. Bon nombre celtiques, certains de l'âge de fer, d'autres beaucoup plus anciens.

Il saisit la tête de statue et la caressa affectueusement.

— Cette dame est beaucoup plus récente ; peut-être du XIII^e, XIV^e siècle. Elle pourrait être la sainte patronne de la famille, transmise au fil des générations.

Il déposa un petit baiser sur le crâne de pierre puis la tendit à Roger.

— Tout ce que je peux vous dire pour avoir vu de nombreux lieux comme celui-ci, c'est que si la structure moderne est une chapelle, elle a probablement été érigée sur un autre lieu de culte. Il n'y a là rien de scientifique, juste le fond de ma pensée. Les gens des Highlands ont des idées fixes. Ils peuvent construire une

nouvelle grange tous les deux ou trois cents ans mais choisissent presque toujours de la bâtir exactement là où se trouvait l'ancienne.

Roger se mit à rire.

— C'est vrai. Notre grange est d'époque, construite en même temps que la maison au début du XVIII^e siècle. Mais quand j'ai déplacé les dalles pour installer un nouveau tuyau d'écoulement j'ai trouvé les vestiges d'une ferme antérieure.

— Au début du XVIII^e ? Dans ce cas, vous n'aurez pas besoin de refaire la toiture avant un autre siècle.

Il était presque dix-huit heures mais il faisait toujours plein jour. La brume s'était évaporée comme par magie, cédant la place à un soleil pâle. Roger traça du pouce une petite croix sur le front de la statue puis la plaça délicatement dans la niche qui paraissait avoir été creusée pour elle. Ils avaient terminé mais ni l'un ni l'autre ne semblait prêt à rentrer, chacun trouvant la compagnie de l'autre reconfortante, partageant l'enchantement de ce lieu haut perché.

Plus bas, il aperçut la camionnette de Rob Cameron garée devant la porte. Rob était assis sur le perron à l'arrière de la maison, les enfants regroupés autour de lui, apparemment absorbés par la lecture du livre que tenait l'adulte. Que fabriquait-il donc ?

Callahan, qui était en train de regarder vers le nord, se retourna brusquement.

— Je rêve ou j'entends chanter ?

Au même moment, Roger l'entendit à son tour. Une voix masculine douce et grave, à peine audible, mais cela lui suffit pour reconnaître l'air de *Crimond*.

Il sentit la jalousie se resserrer comme un étau sur sa gorge, lui coupant le souffle.

La jalousie est cruelle comme le sépulcre ; leurs ardeurs sont des ardeurs de feu.

Il ferma les yeux un instant et inspira profondément. Puis, avec un léger effort, puisa la première partie de la citation dans sa mémoire : *L'amour est fort comme la mort.*

Il sentit la sensation d'étouffement se dissiper et sa raison revenir. Naturellement, Rob Cameron savait chanter. Il appartenait à un chœur masculin. Il était logique qu'après avoir vu les arrangements musicaux rudimentaires de vieux chants que Roger avait recopiés, il ait voulu les chanter. Les enfants étaient attirés par la musique ; surtout les siens.

— Vous connaissez Rob depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Rob ? Ça doit faire une quinzaine d'années... non, disons plutôt une vingtaine. Il était bénévole sur des fouilles que j'organisais sur Shapinsay, une des Orcades. Ce n'était encore qu'un adolescent.

Il lui lança un coup d'œil malicieux avant de demander :

— Pourquoi ?

— Il travaille avec ma femme à la centrale hydroélectrique. Je le connais à peine. On s'est rencontrés récemment dans une loge ; nous appartenons à la même.

— Ah.

Callahan contempla la scène en contrebas un moment puis déclara sans regarder Roger :

— Il était marié à une Française. Ils ont divorcé il y a deux ans et elle a emmené leur fils en France. Ça n'a pas été facile pour lui.

Cela expliquait sans doute l'attachement de Rob à la famille de sa sœur et le plaisir qu'il éprouvait en compagnie de Jem et de Mandy. Roger eut l'impression de respirer plus librement.

Comme si ce bref échange concluait leur journée, ils ramassèrent les restes de leur repas et le sac à dos de Callahan puis descendirent lentement la colline dans un silence amical.

Il y avait deux verres à vin sur le bar du petit salon.

— Que se passe-t-il ? On fête quelque chose ? demanda-t-il.

— Oui. D'une part, les enfants vont bientôt aller se coucher.

— Ah, ils ont été si difficiles que ça ?

Il éprouva une pointe de culpabilité d'avoir passé la journée dans la fraîcheur paisible de la vieille chapelle avec Callahan au lieu de s'occuper de la petite horde de chenapans.

— Disons plutôt très énergiques.

Brianna lança un regard soupçonneux vers la porte du couloir par où l'on entendait rugir le poste de télévision du grand salon.

— J'espère qu'ils seront trop épuisés pour passer la nuit à sauter sur les lits. Ils ont avalé suffisamment de pizza pour plonger six hommes adultes dans le coma pendant une semaine.

Il se mit à rire. Il avait lui-même englouti la quasi-totalité d'une grande pizza au pepperoni et se sentait sombrer dans une douce torpeur.

— Quoi d'autre ?

— Ce qu'on fête d'autre ? Eh bien, pour ma part... fit-elle en minaudant.

— Oui... ? l'encouragea-t-il.

— J'ai fini ma période d'essai et mon contrat est confirmé. Ils ne peuvent plus me virer, même si je porte du parfum au boulot. Quant à toi...

Elle ouvrit un tiroir et plaça une enveloppe devant lui.

— ... tu es formellement invité par le conseil d'administration des établissements scolaires à répéter ton triomphe *gàidhlig* dans cinq écoles le mois prochain.

Il resta un moment interdit puis fut envahi par une chaleur dont il ne put identifier la source. Il se rendit compte qu'il rougissait.

— Vraiment ?

— Tu me crois capable de te faire une blague de ce genre ?

Sans attendre sa réponse, elle versa le vin et lui tendit son verre. Ils trinquèrent cérémonieusement.

— À nous ! lança-t-il en forçant son accent écossais. On est les meilleurs !

— Et s'il y en a jamais eu des meilleurs, renchérit-elle en l'imitant, ils sont tous morts.

Une fois les enfants dans leur chambre, il y eut un joyeux vacarme à l'étage mais une brève apparition de Roger en Père Fouettard y mit rapidement un terme. Le calme revint, les enfants se racontant des histoires entre deux gloussements étouffés.

— Ils sont en train de raconter des blagues cochonnes ? dit Brianna quand Roger la rejoignit.

— Probablement. Tu crois que je devrais descendre Mandy ?

— Non, je suis sûre qu'elle dort déjà. Quand bien même elle les entendrait, les blagues de garçons de neuf ans ne la traumatiseront pas. Elle n'est pas assez grande pour se souvenir des chutes.

Roger prit le verre qu'elle lui avait à nouveau rempli et but une longue gorgée de vin, savourant son arôme de cassis et de thé noir.

— Quel âge avait Jem quand il a enfin appris à raconter des histoires drôles ? Tu te souviens comme il retenait les blagues sans en comprendre le sens ?

— Quelle est la différence entre un bouton et... et... euh... une... une chaussette ! Un BUFFLE ! AH AH AH AH AH !

Elle imitait à merveille Jem quand il était tellement excité qu'il en balbutiait.

Roger se tordit de rire.

— Qu'est-ce qui te fait rire autant ?

Ses paupières commençaient à s'alourdir et ses lèvres étaient tachées de rouge.

— Ce doit être la manière dont tu la racontes, répondit-il en levant son verre. Santé !

— *Slainte !*

Il ferma les yeux, respirant le vin autant qu'il le buvait. Il commençait à avoir l'agréable illusion de sentir le corps de sa femme bien qu'elle soit assise à quelques mètres. Elle semblait irradier de la chaleur par lentes pulsations régulières.

— Comment appelle-t-on ça déjà, pour détecter des étoiles lointaines ?

— Un télescope. Tu ne peux pas être ivre à ce point après avoir bu une demi-bouteille de vin, aussi bon soit-il !

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Il y a un terme pour ça... la signature thermique, non ?

Elle ferma un œil, réfléchit.

— Ça se peut. Pourquoi ?

— Tu en as une.

Elle baissa les yeux et se contempla.

— Non, j'en ai deux. Oui, assurément deux.

Il n'était pas vraiment ivre, pas plus qu'elle, mais ils passaient un moment délicieux.

— Une signature thermique, répéta-t-il.

Il tendit le bras et lui prit la main. Elle était nettement plus chaude que la sienne ; il aurait juré pouvoir sentir battre son cœur au bout de ses doigts, lentement.

— Je pourrais te repérer au milieu d'une foule les yeux bandés. Tu rayannes dans le noir.

Elle posa son verre et vint s'agenouiller entre ses genoux, leurs corps ne se touchant pas tout à fait. Elle rayonnait bel et bien. En fermant les yeux, il devinait ses formes sous son chemisier blanc.

Il vida le fond de son verre d'un trait.

— Excellent vin ! Où tu l'as acheté ?



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 4 avril 2016.

Dépôt légal avril 2016.
EAN 9782290016186
OTP L21EDDN000858N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion